

Arnaldur
INDRIDASON

Opération Napoléon

POLICIER



« Suspense, traque,
meurtres, secrets d'État...

Haletant. »

Femme actuelle

Arnaldur Indridason est né à Reykjavik en 1961, où il vit actuellement. Diplômé en histoire, il a été journaliste et critique de cinéma. Il est l'auteur de romans policiers, dont plusieurs best-sellers internationaux, parmi lesquels *La Cité des Jarres*, paru en Islande en 2000 et traduit dans plus de vingt langues (prix Clé de verre du roman noir scandinave, prix Mystère de la critique 2006 et prix Cœur noir), *La Femme en vert* (prix Clé de verre du roman noir scandinave, prix CWA Gold Dagger 2005 et Grand Prix des lectrices de « Elle » 2007), *La Voix*, *L'Homme du lac* (Prix du polar européen 2008), *Hiver arctique*, *Hypothermie* et *Betty*.

Arnaldur Indridason

OPÉRATION
NAPOLEON

R O M A N

*Traduit de l'anglais
par David Fauquemberg*

Éditions Métailié

TEXTE INTÉGRAL

TITRE DE L'ÉDITION ISLANDAISE ORIGINALE

Napóleonskjölin

Traduit à la demande de l'auteur

à partir de l'édition anglaise (Harvill Secker, 2010)

Publié en accord avec Forlagid, www.forlagid.is

© Arnaldur Indridason, 1999

ISBN 978-2-7578-6258-2

© Éditions Métailié, 2015, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1945

Le blizzard faisait rage sur le glacier.

Il ne voyait rien devant lui, parvenait tout juste à distinguer la boussole au creux de sa main. Même s'il l'avait voulu, impossible de faire demi-tour. La tempête lui cinglait le visage, criblant sa peau de flocons durs et froids venus de toutes les directions. Une épaisse croûte de neige s'était formée sur ses vêtements et, à chaque pas, il s'enfonçait jusqu'aux genoux. Il avait perdu toute notion du temps. Depuis combien d'heures marchait-il ? Il n'en avait aucune idée. Dans cette obscurité impénétrable qui l'enveloppait depuis son départ, il ne savait même plus si c'était le jour ou la nuit. Tout ce qu'il savait, c'est qu'il était à bout de force. Il progressait de quelques pas, reprenait son souffle, puis repartait. Cinq pas supplémentaires. Il s'arrêtait. Encore trois pas. Il s'arrêtait. Deux pas. Il s'arrêtait. Un pas.

Il était sorti à peu près indemne du crash. D'autres avaient eu moins de chance. Dans une éruption de bruit, l'avion avait raclé la surface du glacier. L'un des moteurs avait pris feu, avant de disparaître brusquement quand l'aile s'était décrochée, tourbillonnant dans les ténèbres enneigées. Presque aussitôt, l'autre aile s'était déchirée dans une pluie d'étincelles, et le fuselage amputé avait fusé comme une torpille sur la glace.

Le pilote, lui et trois autres hommes étaient attachés sur leurs sièges quand l'avion avait décroché, mais deux des passagers, pris d'une crise d'hystérie, s'étaient levés d'un bond et précipités vers le cockpit. Le choc les avait envoyés ricocher comme des balles aux quatre coins de la cabine. Recroquevillé sur son siège, il les avait regardés s'écraser contre le plafond et rebondir sur les parois, avant d'être catapultés au-dessus de lui jusqu'au fond de l'avion où leurs hurlements furent réduits au silence.

L'épave laboura le glacier, soulevant un nuage de neige et de glace, puis elle perdit peu à peu de la vitesse et, finalement, s'immobilisa. Alors, il n'y eut plus aucun bruit, rien que les hurlements du vent.

Il était le seul, de tous les passagers, à vouloir braver le blizzard pour regagner la civilisation. Les autres recommandaient d'attendre, dans l'espoir que la tempête finirait par se calmer. Ils estimaient qu'il valait mieux rester ensemble, mais personne ne le retiendrait. Il n'avait pas envie de se retrouver pris au piège dans cet avion ; l'idée qu'il puisse devenir son cercueil lui était insupportable. Avec leur aide, il s'emmitoufla autant que possible pour cette expédition, mais il n'eut pas à marcher longtemps dans ces conditions implacables pour comprendre qu'il aurait mieux fait de rester à l'abri dans l'avion avec les autres. À présent, il était trop tard.

Il s'efforçait de suivre un cap sud-est. L'espace d'une fraction de seconde, juste avant que le bombardier ne s'écrase, il avait aperçu les lumières de ce qui ressemblait à des maisons, et maintenant il suivait ce qu'il croyait être cette direction. Il était glacé jusqu'aux os, et son pas se faisait de plus en plus lourd. Loin de se calmer, la tempête semblait au contraire gagner en

intensité. Il progressait péniblement, ses forces l'abandonnant à chaque pas.

Il repensa à la situation désespérée des autres, restés dans l'avion. Quand il les avait laissés, des congères commençaient déjà à recouvrir la carlingue, et la cicatrice dessinée par sa progression sur la glace se comblait rapidement. Ils avaient des lampes à pétrole, mais le combustible ne durerait pas très longtemps, et il régnait sur ce glacier un froid unimaginable. S'ils laissaient la porte de l'avion ouverte, la cabine se remplirait de neige. Ils étaient sans doute déjà coincés à l'intérieur. Ils savaient qu'ils allaient mourir de froid, qu'ils restent dans l'appareil ou s'aventurent sur la glace. Ils avaient débattu des différentes options – elles étaient plus que limitées. Il leur avait dit qu'il ne pouvait pas rester assis là à attendre la mort.

La chaîne cliquetait. Le poids de la valise lui arrachait le bras. Elle était accrochée à son poignet par une paire de menottes. Il ne tenait plus la poignée, laissant la valise traîner derrière lui au bout de sa chaîne. Le bracelet des menottes lui cisailait le poignet, mais il n'y prêtait aucune attention. Tout lui était égal, à présent.

Ils l'entendirent bien avant qu'il ne passe en trombe au-dessus d'eux, en direction de l'ouest. Ils l'entendirent approcher dans les hurlements de la tempête, mais quand ils levèrent les yeux, il n'y avait rien à voir que l'obscurité de l'hiver et ces flocons projetés par le vent, qui leur poignardaient le visage. C'était juste avant onze heures du soir. Un avion, pensèrent-ils aussitôt. La guerre donnait lieu à un trafic aérien assez intense dans la région, car les Britanniques possédaient une base dans la baie de Hornafjörður, si bien qu'ils savaient désormais reconnaître les appareils britanniques et

américains au son de leurs moteurs. Mais ils n'avaient jamais rien entendu de semblable. Et le rugissement n'avait jamais été si proche, comme si l'avion piquait droit sur leur ferme.

Ils sortirent sur le perron et restèrent plantés là pendant un long moment, jusqu'à ce que le vrombissement des moteurs atteigne son paroxysme. Se couvrant les oreilles de leurs mains, ils suivirent le bruit qui s'éloignait vers le glacier. Ils entraperçurent un instant la silhouette sombre au-dessus d'eux, puis l'appareil disparut à nouveau dans la nuit. Nez pointé vers le haut, il semblait essayer de reprendre de l'altitude. Le vrombissement s'estompa peu à peu au-dessus du glacier, avant de disparaître. Ils pensèrent tous deux la même chose. Cet avion allait s'écraser. Il volait trop bas. La visibilité était nulle dans cet effroyable blizzard, et le glacier happerait l'appareil d'ici quelques minutes. Même s'il parvenait à reprendre un peu d'altitude, ce serait trop tard. La calotte glaciaire était trop proche.

Ils restèrent debout sur le porche pendant de longues minutes après que le bruit eut disparu, scrutant le blizzard, l'oreille aux aguets. Aucun son ne leur parvenait. Ils rentrèrent. Ils ne pouvaient pas alerter les autorités ni leur transmettre la position de l'avion, car le téléphone ne fonctionnait plus depuis qu'une autre tempête avait fait tomber les lignes. On n'avait pas eu le temps de les reconnecter. Un désagrément coutumier. Maintenant, un autre blizzard s'était levé, deux fois pire. Tandis qu'ils s'apprêtaient à se coucher, ils se dirent qu'ils pourraient essayer de se rendre à cheval jusqu'à Höfn, dans la baie de Hornafjörður, afin de signaler l'incident, une fois que la tempête se serait calmée.

Ce n'est que quatre jours plus tard que les conditions finirent par s'améliorer, et ils partirent vers Höfn. De

profondes congères ralentissaient leur progression. Ils étaient frères et vivaient seuls à la ferme ; leurs parents étaient morts, et ni l'un ni l'autre ne s'était marié. Ils firent halte dans une première ferme, en chemin, pour se reposer, et passèrent la nuit dans une autre, où ils racontèrent l'histoire de l'avion, et leurs craintes d'une issue funeste. Personne, parmi leurs hôtes, n'avait entendu quoi que ce soit.

Une fois arrivés à Höfn, les deux frères avertirent le fonctionnaire municipal, qui contacta immédiatement les autorités de Reykjavik et les informa qu'un avion avait été aperçu au sud du glacier Vatnajökull et s'était probablement écrasé sur la glace. Les contrôleurs aériens de la base américaine de Reykjavik, qui surveillaient tous les appareils survolant l'Islande et l'Atlantique Nord, n'avaient eu connaissance d'aucun vol dans cette région au moment de l'incident – les conditions météorologiques avaient réduit le trafic aérien au strict minimum.

Plus tard, ce jour-là, le fonctionnaire municipal de Höfn reçut un télégramme du quartier général américain. L'US Army se chargeait de l'enquête et allait envoyer une équipe de secours sur le glacier. Pour les Islandais, l'affaire était donc close. En outre, les militaires américains interdisaient tout déplacement aux environs de l'endroit où l'avion avait dû s'écraser. Ils ne fournissaient aucune explication.

Quatre jours plus tard, douze camions militaires entrèrent en grondant dans les rues de Höfn, avec à leur bord deux cents soldats. Les Américains n'avaient pas pu utiliser la piste d'atterrissage de la base de Hornafjörður, fermée durant les mois les plus sombres de l'hiver, et Höfn était coupée de la capitale, plus à l'ouest, par les torrents glaciaires dénués de ponts

traversant la plaine alluviale du Skeidharasandur. L'expédition américaine avait donc dû faire le tour complet de l'île avec ces véhicules à six roues, équipés de chaînes, roulant d'abord plein nord avant d'obliquer vers le sud le long des fjords de l'Est, pour atteindre Höfn. Le trajet vers le nord avait été difficile, car la route principale n'était guère plus qu'une piste de terre, et les membres de l'expédition avaient été contraints de tailler leur chemin à coups de pelles à travers les épaisses congères qui recouvraient, d'un bout à l'autre, le désert de Modhrudalur.

Ces soldats appartenaient au 10^e Régiment d'infanterie et au 46^e Bataillon d'artillerie, sous le commandement du général Charles H. Bonesteel, chef des forces d'occupation américaines. Une partie de ces hommes avaient participé aux manœuvres organisées sur le glacier d'Eiriksjøkull, au cours de l'hiver précédent. Mais, dans la pratique, peu d'entre eux savaient même skier.

L'expédition était dirigée par un certain colonel Miller. Ses hommes installèrent leur campement aux abords de Höfn, dans des baraquements construits par l'armée d'occupation britannique au début de la guerre. De là, ils continuèrent vers le glacier. Quand les soldats atteignirent la ferme des deux frères, dix jours s'étaient écoulés depuis que ces derniers avaient entendu l'avion, dix jours durant lesquels il avait neigé sans discontinuer. Les soldats établirent leur base dans la ferme, et les frères acceptèrent de leur servir de guides sur la calotte glaciaire. Ils ne parlaient pas un mot d'anglais mais, en ayant recours à une combinaison de gestes et de langage des signes, ils parvinrent à montrer à Miller et ses hommes la direction que l'avion avait prise, et à les avertir que les chances de le retrouver sur le glacier

ou à proximité de celui-ci, au plus fort de l'hiver, étaient bien minces.

«Le Vatnajökull est le plus grand glacier d'Europe, expliquèrent-ils en secouant la tête. C'est comme chercher une aiguille dans une botte de foin.» Et le fait que la neige aurait à présent effacé toute trace d'un atterrissage en catastrophe n'arrangeait rien.

Le colonel Miller comprit leurs mises en garde mais il n'en tint pas compte. Une route praticable menait de la ferme jusqu'au glacier, et, quoique rendue pénible par les conditions climatiques, l'opération se déroula sans incident. Les journées d'hiver étaient courtes, et le soleil ne se levait qu'entre onze heures du matin et cinq heures et demie du soir, ce qui laissait peu de temps pour effectuer des recherches. Le colonel Miller menait ses hommes d'une main de fer, mais les deux frères ne tardèrent pas à découvrir que la plupart d'entre eux n'avaient jamais posé les pieds sur un glacier, et n'avaient quasiment aucune expérience des expéditions hivernales. Ils les aidèrent à franchir sans encombre crevasses et ravins, et la troupe planta son campement au fond d'une dépression, au bord du glacier, à près de 1 100 mètres d'altitude.

Trois semaines durant, les hommes de Miller passèrent au peigne fin les pentes du glacier et une zone de cinq kilomètres carrés située sur la calotte glaciaire proprement dite. Dans l'ensemble, les soldats profitèrent de conditions climatiques relativement clémentes et coordonnèrent leurs recherches de manière efficace. Ils répartissaient leurs efforts, un groupe explorant les premiers contreforts depuis un camp installé près de la ferme, tandis que l'autre bivouaquait sur le glacier et ratissait la zone du lever au coucher du soleil. Quand la nuit tombait, dans l'après-midi, les soldats

se retrouvaient tous au camp de base, à la ferme, où ils mangeaient, dormaient et entonnaient des chansons que les frères connaissaient bien pour les avoir entendues à la radio. Ils dormaient sous des tentes d'alpinisme de fabrication britannique, dont l'enveloppe était constituée d'une double couche de soie, et se blottissaient autour des réchauds et des lampes à pétrole pour trouver un peu de chaleur. Leurs épais manteaux de cuir, qui descendaient sous le genou, avaient des capuches fourrées. Ils portaient des gants grossièrement tricotés avec de la laine islandaise.

On ne retrouva aucune trace de l'avion au cours de cette première expédition, hormis la jante du train avant, que le colonel Miller s'empressa de récupérer. Ce furent les deux frères qui firent cette découverte, deux kilomètres environ en amont du glacier. Autour de ce fragment, dans toutes les directions, la glace était lisse. Rien ne semblait indiquer qu'un avion s'était écrasé là, ou avait dû se poser en catastrophe. Les frères déclarèrent que si l'avion s'était abîmé sur cette partie-là du glacier, la neige avait sans doute déjà recouvert l'épave. Le glacier l'avait engloutie.

Dans sa quête de l'avion perdu, le colonel Miller était comme possédé. Il semblait insensible à la fatigue et gagna l'admiration des deux frères, qui le traitaient avec un mélange d'affection et de respect, prêts à tout faire pour lui. Miller s'appuyait beaucoup sur leur connaissance de la région, et ils se lièrent d'amitié. Mais finalement, les opérations ayant déjà été suspendues par deux fois en raison des terribles conditions qui régnaient sur le glacier, le colonel fut contraint d'abandonner ses recherches. Lors de la deuxième tempête, les tentes et tout l'équipement se retrouvèrent ensevelis sous la neige, perdus à tout jamais.

Certains détails de cette expédition demeuraient pour les frères une énigme.

Un jour, ils étaient tombés sur Miller, seul, dans les écuries qui jouxtaient la grange et l'étable, et l'avaient surpris en train de caresser l'un de leurs chevaux, dans son box. Le colonel, qui les avait impressionnés par son courage et l'autorité dont il faisait preuve sur ses troupes, s'était manifestement isolé pour pleurer. Il tenait dans ses mains la tête de l'animal, et ses épaules tremblaient. Quand l'un des frères s'éclaircit la gorge, Miller sursauta et se tourna vers eux. Ils aperçurent la trace de ses larmes sur ses joues crasseuses, mais le colonel reprit aussitôt contenance et s'essuya le visage comme si de rien n'était. Entre eux, les frères avaient souvent discuté de Miller. Ils ne lui avaient jamais demandé son âge, mais lui donnaient vingt-cinq ans tout au plus.

« C'est un bel animal », déclara Miller, dans sa langue. Les frères ne comprirent pas. Il a sans doute le mal du pays, se dirent-ils. Mais cet incident resta gravé dans leur mémoire.

La seconde énigme qui avait éveillé la curiosité des deux frères, c'était la roue de l'avion. Ils avaient eu le temps de l'examiner avant que le colonel Miller ne vienne les rejoindre et confisque l'objet. Le pneu avait été complètement arraché, si bien que seule la jante nue pendait du train d'atterrissage brisé. Longtemps, ils s'interrogèrent sur les inscriptions aperçues sur la jante, écrites dans une langue qu'ils comprenaient encore moins que l'anglais.

KRUPPSTAHL.

1999

1

Centre de contrôle, Bâtiment 312, Washington.
Mercredi 27 janvier.

L'immeuble se dressait non loin du Capitole, à Washington. Cet ancien entrepôt avait été réaménagé de fond en comble pour accueillir l'une des nombreuses organisations secrètes que comptait la ville. Les nouveaux propriétaires des lieux n'avaient pas regardé à la dépense, que ce soit à l'intérieur ou à l'extérieur. À présent, des ordinateurs géants ronronnaient jour et nuit dans les salles du bâtiment, traitant des informations relayées via l'espace. Des photos satellites collectées par les services de renseignements de l'armée américaine étaient rassemblées dans une base de données, avant d'être analysées, classées, et de déclencher une alerte si elles révélaient quoi que ce soit d'inhabituel.

Sur les documents officiels, cet entrepôt apparaissait simplement sous le nom de Bâtiment 312, mais l'organisation qu'il abritait avait joué un rôle crucial dans le programme de défense de l'armée américaine au temps de la guerre froide. Créée peu après 1960, à l'époque où la suspicion réciproque atteignait son paroxysme, elle avait pour rôle principal d'analyser des clichés espions de l'Union soviétique, de la Chine, de

Cuba et de toutes les nations classées comme ennemies par les États-Unis. Depuis la fin de la guerre froide, ses fonctions incluaient la surveillance des bases terroristes du Moyen-Orient et des conflits dans les Balkans. L'organisation ne contrôlait pas moins de huit satellites, dont l'orbite oscillait entre 800 et 1 500 kilomètres d'altitude.

Le général Vytautas Carr, directeur de l'agence, se tenait ce jour-là devant l'écran qui occupait tout un mur du centre de contrôle, situé au premier étage. Il fixait intensément une série d'images sur lesquelles les analystes venaient d'attirer son attention. Il faisait frais dans la salle, à cause des ventilateurs installés pour refroidir les douze ordinateurs surpuissants qui bourdonnaient en continu dans une section à l'accès réglementé. Deux gardes armés étaient postés devant l'entrée. La pièce était divisée par quatre longues rangées de moniteurs scintillants et d'écrans de contrôle.

Carr, qui allait vers son soixante-dixième anniversaire, aurait déjà pris sa retraite sans une dérogation spéciale de l'organisation. Il mesurait un bon mètre quatre-vingt-quinze, le dos aussi droit qu'un piquet malgré son âge respectable. Il avait été soldat toute sa vie, avait servi en Corée. Il coordonnait et orientait les opérations de l'agence, dont il était devenu l'un des chefs les plus dynamiques. Il portait des vêtements civils, un costume croisé sombre. Le mur lumineux déployé devant lui se reflétait sur ses lunettes, derrière lesquelles ses yeux étroits et experts se concentraient sur les deux écrans situés en haut à gauche.

Le premier projetait des images récupérées dans les archives de l'organisation – lesquelles rassemblaient des dizaines de millions de photographies satellites prises au cours des quatre dernières décennies. Sur

l'autre écran apparaissaient des photographies récentes. Les images que Vytautas étudiait avec tant d'attention représentaient une petite section du glacier Vatnajökull, dans le sud-est de l'Islande : une première prise environ un an plus tôt, une seconde le jour même. L'image la plus ancienne ne révélait rien de particulier, seulement l'étendue d'un blanc immaculé de la calotte glaciaire, interrompue çà et là par les rubans sombres des crevasses. Mais sur le dernier cliché, en bas à gauche, on distinguait une petite marque. Les photographies étaient grossières, granuleuses, mais une fois retouchées, elles seraient nettes et claires. Carr exigea un recadrage sur ce détail et la photo s'agrandit, d'abord floue, avant que la marque sombre ne remplisse tout l'écran.

– Qui avons-nous, à Keflavik ? interrogea Carr en s'adressant à l'homme qui était en train d'agrandir les images, penché sur le tableau de commande.

– Nous n'avons personne à Keflavik, général, répondit l'homme.

Carr réfléchit quelques instants.

– Passez-moi Ratoff, ordonna-t-il, avant d'ajouter : J'espère que, cette fois, il ne s'agit pas d'une fausse alerte.

– Nos systèmes satellites sont beaucoup plus perfectionnés à présent, général, le rassura l'opérateur, son téléphone à la main.

– Nous n'avions encore jamais obtenu une photographie aussi claire du glacier. Combien de personnes connaissent l'existence de ces nouveaux clichés ?

– Juste les autres membres du quart de huit heures, c'est-à-dire trois personnes. En plus de vous et moi, évidemment.

– Ils connaissent la situation ?

– Non, général. Ils n’ont prêté aucune attention à ces clichés.

– Faites en sorte que ça continue, ordonna Carr, avant de quitter la pièce.

Il remonta le couloir qui menait à son bureau, et referma la porte derrière lui. Une lumière clignotait sur son téléphone.

– Ratoff sur la deux, annonça une voix désincarnée.

Carr fronça les sourcils et poignarda du doigt le bouton.

– Combien de temps vous faut-il pour vous rendre à Keflavik ? interrogea Carr, sans préambule.

– Kevlavik, général ? demanda la voix à l’autre bout du fil.

– Notre base en Islande, répondit Carr.

– En Islande ? Je pourrais être là-bas demain soir. Mais pourquoi ? Que se passe-t-il ?

– Nous avons reçu une image nette du plus grand glacier du pays. Il semble qu’il ait décidé de nous rendre un objet que nous avons perdu il y a de cela des années, et nous avons besoin d’un homme à Keflavik pour mener à bien cette opération. Vous prendrez avec vous deux escadrons des forces spéciales et tout le matériel nécessaire. Présentez cela comme un exercice de routine. Si les autorités locales se montrent peu coopératives, dites-leur de s’adresser au ministre de la Défense. Je vais lui en toucher un mot. J’organiserai également une réunion avec le gouvernement islandais pour leur fournir des explications. Cette base militaire est un sujet sensible, en Islande. Immanuel Wesson prendra en main notre ambassade à Reykjavik et servira de porte-parole. Vous recevrez des instructions plus détaillées en chemin.

– J’imagine qu’il s’agit d’une opération clandestine, général ?

- Si ce n'était pas le cas, je ne vous aurais pas appelé.
- Keflavik. Je me souviens, maintenant. Ce n'est pas là-bas que nos gars ont tout retourné pour rien, en 67 ?
- Nos satellites sont plus perfectionnés, aujourd'hui.
- Les coordonnées sont les mêmes ?
- Non. C'est un nouvel endroit. Ce foutu glacier n'arrête pas de bouger.

Sur ces mots, Carr coupa court à la conversation sans même un au revoir. Il n'aimait pas Ratoff. Il se leva, se dirigea vers une armoire vitrée et ouvrit la porte, pour en sortir deux petites clés qu'il fit tourner au creux de sa main. L'une était légèrement plus grande que l'autre, mais toutes les deux étaient finement ouvragées, destinées à l'évidence à de minuscules serrures. Il les reposa dans l'armoire.

Cela faisait des années que Carr n'avait plus examiné la roue. Il l'empoigna et la soupesa. Il lut de nouveau l'inscription : KRUPPSTAHL. Cette seule roue avait confirmé le crash. Son modèle correspondait au type et à la taille de l'appareil, à son année de fabrication et sa capacité. Cette roue était la preuve qu'il se trouvait quelque part, là-haut, sur le glacier. Après toutes ces années, enfin, on l'avait retrouvé.

Ministère des Affaires étrangères, Reykjavik.
Jeudi 28 janvier.

Kristin ferma les yeux. Elle sentait la migraine palpiter sous son front. C'était la troisième fois que cet homme se présentait à son bureau pour se lancer dans une diatribe contre le ministère, qu'il tenait pour responsable de l'escroquerie dont il était victime. Les deux fois précédentes, il avait tenté de l'intimider en menaçant, s'il ne recevait pas de dédommagement pour ce qu'il considérait comme une faute du ministère, de porter l'affaire devant les tribunaux. Deux fois déjà elle avait écouté cette tirade, et les deux fois elle s'était efforcée de garder son sang-froid, lui répondant de manière claire et objective, mais il n'avait pas semblé l'entendre. Et voilà qu'il était de nouveau assis dans son bureau et lui déversait le même flot de récriminations.

Elle lui donnait dans les quarante ans, à peu près dix de plus qu'elle, et cette différence d'âge semblait lui donner le droit de gesticuler dans son bureau, de proférer des menaces et de lui donner du «une fille comme vous». Il ne prenait même pas la peine de dissimuler le mépris qu'elle lui inspirait – Kristin n'aurait su dire, d'ailleurs, si ce mépris venait du fait qu'elle était une

femme, ou une avocate. L'homme s'appelait Runolfur Zophaniasson. Il avait une barbe de trois jours savamment entretenue et des cheveux noirs, épais, gominés en arrière avec du gel. Il portait un costume sombre et un gilet, avec une montre de gousset attachée à une petite chaîne d'argent. De ses longs doigts fins, il la sortait de sa poche à intervalle régulier et soulevait le couvercle d'une pichenette suffisante, comme s'il n'avait pas de temps à perdre avec « ces conneries » – pour reprendre son expression.

Il a raison de parler de conneries, songea-t-elle. Il vendait des chambres de congélation mobiles en Russie, et le ministère ainsi que la Chambre de commerce islandaise l'avaient aidé à trouver des clients sur place. Il avait expédié quatre unités à Mourmansk et au Kamtchatka, sans recevoir le moindre rouble en retour. Il affirmait à présent que c'était l'avocat du ministère, lequel ne travaillait plus là, qui lui avait conseillé d'envoyer d'abord le matériel et de se faire payer plus tard, afin de faciliter la signature de futurs contrats. Ce qu'il avait fait, avec pour résultat la disparition en Russie de ces biens lui appartenant, pour une valeur totale de plus de trente millions de couronnes islandaises. Il avait vainement tenté d'en retrouver la trace et comptait à présent, faute de mieux, sur le soutien et les dédommagements de la Chambre de commerce et du secrétariat au commerce du ministère des Affaires étrangères. « Quel genre d'idiots ce ministère recrute-t-il donc comme consultants ? » avait-il répété à chacun de ses entretiens avec Kristin. Celle-ci avait contacté l'avocat en question, qui ne se rappelait pas avoir jamais donné aucun conseil à cet homme, mais se souvenait en revanche des menaces qu'il avait proférées à son rencontre.

« Vous avez conscience qu'il est très risqué, de nos jours, de faire affaire avec les Russes », lui avait-elle rappelé lors de leur première rencontre, avant de préciser que, si le ministère s'efforçait d'aider les entreprises islandaises à obtenir des contrats, il appartenait aux seuls entrepreneurs d'en assumer les risques. Le ministère déplorait ce qui s'était passé et l'aiderait volontiers à entrer en contact avec des clients russes potentiels par le biais de son ambassade à Moscou, mais s'il ne parvenait pas à obtenir le paiement de ses services, le ministère n'y pouvait pas grand-chose. Elle avait répété ce message, en des termes différents, lors de leur entretien suivant, et une troisième fois encore, ce jour-là, tandis qu'il était assis devant elle avec son air outré et irascible, et cette chaîne en argent prétentieuse suspendue à la poche de son gilet.

– Vous ne vous en tirerez pas comme ça ! répliquait-il. Vous trompez les gens en les poussant à faire affaire avec la mafia russe. Sans doute même qu'ils vous versent des pots-de-vin. Qu'est-ce que j'en sais, moi ? On entend des choses. Je veux qu'on me rende mon argent, sinon...

Elle connaissait sa diatribe par cœur, et décida de l'écourter. Elle avait autre chose à faire.

– Nous sommes sincèrement désolés que vous ayez perdu de l'argent dans vos transactions avec la Russie, mais ce n'est pas notre problème, déclara-t-elle froidement. Nous ne décidons pas à la place des gens. C'est à eux qu'il appartient d'évaluer la situation. Si vous êtes assez stupide pour exporter sans aucune garantie des biens dont la valeur s'élève à plusieurs dizaines de millions, vous êtes encore plus idiot que vous en avez l'air. Maintenant, je vous demande de bien vouloir quitter mon bureau et de ne plus me déranger, à l'avenir,

avec vos élucubrations sur les soi-disant responsabilités du ministère.

Il la contempla bouche bée, les adjectifs « stupide » et « idiot » résonnant sous son crâne. Il ouvrit les lèvres pour répondre, mais Kristin le prit de vitesse.

– Sortez, s’il vous plaît. Immédiatement.

Elle vit ses traits se gonfler de rage.

Il se leva lentement, sans la quitter des yeux. Puis, soudain, il sembla perdre son sang-froid. Empoignant la chaise sur laquelle il s’était assis, il la lança contre le mur, derrière lui.

– Cette affaire est loin d’être terminée ! hurla-t-il. Nous nous reverrons, et alors, on verra bien lequel de nous deux est l’idiot. C’est un complot. Un complot, vous m’entendez ! Et je vous le ferai payer !

– Oui, oui, c’est ça, au revoir, répliqua-t-elle, comme si elle s’adressait à un enfant de six ans. C’était jeter de l’huile sur le feu, elle en avait conscience. Mais elle n’avait pu s’en empêcher.

– Faites gaffe ! Ne croyez surtout pas que vous pouvez me parler comme ça sans en subir les conséquences ! s’emporta-t-il, puis il se précipita vers la porte et la claqua si fort derrière lui que les murs tremblèrent.

Les employés du ministère s’étaient massés devant le bureau de Kristin, alertés par le fracas de la chaise contre le mur et les cris du visiteur. Ils le virent sortir, le visage violacé, et se ruer dans le couloir. Kristin apparut sur le seuil.

– Ce n’est rien, les rassura-t-elle, avant d’ajouter : Cet homme a des problèmes.

Puis elle referma doucement la porte. Regagnant son fauteuil, elle se mit à trembler et resta assise, sans bouger, le temps de se calmer. On ne lui avait pas appris à gérer ce genre de situation, à la fac de droit.

Kristin était menue, le teint mat, avec des cheveux noirs et courts, un visage fin aux traits prononcés et des yeux marron, luisant d'un éclat vif où l'on devinait la détermination et la confiance en soi. Elle était réputée pour sa fermeté et son obstination, et tout le monde au ministère savait que la bêtise l'insupportait.

Le téléphone sonna. C'était son frère. Il sentit tout de suite sa tension.

– Tout va bien ? s'inquiéta-t-il.

– Oh, rien de grave. Il y avait un homme dans mon bureau, à l'instant. J'ai cru qu'il allait me jeter sa chaise au visage. À part ça, tout va bien.

– Te jeter sa chaise au visage ! Mais à quel genre de cinglés tu as affaire ?

– La mafia russe. Enfin, c'est ce qu'on m'a dit. Il s'agit d'une sorte de complot, apparemment. Et toi, comment ça va ?

– Super. Je viens d'acheter un nouveau téléphone. Tu m'entends bien ?

– Comme d'habitude.

– *Comme d'habitude*, l'imita-t-il. Tu sais où je suis ?

– Non. Où ça ?

– Pas loin d'Akureyri. L'équipe est en route pour le Vatnajökull.

– Le Vatnajökull ? En plein hiver ?

– On fait juste des manœuvres d'entraînement hivernales. Je t'en avais parlé. On atteindra le glacier demain, et je te rappellerai. Mais il faut que tu me dises si ce téléphone marche correctement. Tu m'entends bien, là ?

– Parfaitement. Reste avec les autres, tu m'entends ? Ne joue pas les héros.

– Évidemment. Il coûte soixante-dix mille couronnes, tu sais.

– De quoi ?

– Mon téléphone. Il est équipé d'un système de communication longue distance NMT.

– NMT ? Mais de quoi tu parles ? Over.

– Tu n'as pas besoin de dire...

Elle raccrocha. Son frère Elias avait dix ans de moins qu'elle. Il était toujours plongé dans un nouveau hobby, en général des activités de plein air impliquant des voyages dans les régions inhabitées de l'arrière-pays. Une année, il s'était pris de passion pour la chasse et avait rempli le réfrigérateur de sa sœur de viande d'oie et de renne. Une autre année, il s'était mis au parachutisme et l'avait harcelée, sans succès, pour qu'elle fasse un saut avec lui. La troisième, ce fut le rafting, puis les voyages en jeep jusqu'aux montagnes de l'intérieur, les expéditions sur les glaciers, les randonnées à ski ou en motoneige – la totale. Il était membre des *björgunarsveitin* de Reykjavik, ces sauveteurs bénévoles chargés des secours en montagne. Et c'était tout lui, ça, d'acheter un téléphone portable à soixante-dix mille couronnes. Il était accro aux nouvelles technologies. Sa jeep ressemblait au cockpit d'un avion.

De ce point de vue, le frère et la sœur n'auraient pu être plus différents. Quand l'hiver arrivait, l'instinct de Kristin la poussait à se mettre en hibernation pour ne ressortir qu'au printemps. Elle ne s'aventurait jamais dans les montagnes, et évitait plus généralement de se déplacer en Islande durant l'hiver. Même pendant les vacances d'été, elle ne s'éloignait jamais de la grande route n° 1, qui faisait le tour de l'île, et dormait à l'hôtel. Mais le plus souvent elle partait à l'étranger : aux États-Unis, où elle avait étudié, ou à Londres, où elle avait des amis. Parfois, au cœur de l'hiver islandais, elle s'offrait une escapade d'une semaine dans un endroit chaud. Elle détestait le froid et l'obscurité, et

elle avait tendance à déprimer pendant les mois les plus sombres, quand le soleil se levait à onze heures et se traînait juste au-dessus de l'horizon, puis se couchait après cinq malheureuses heures de semi-pénombre. À cette époque de l'année, elle prenait douloureusement conscience du fait qu'elle était prise au piège sur une petite île aux confins de l'Atlantique Nord, coupée du reste du monde par le froid et l'obscurité.

Mais malgré leurs différences, le frère et la sœur s'entendaient très bien. Leurs parents n'avaient eu qu'eux, et en dépit des dix ans qui les séparaient, ou peut-être grâce à cet écart, ils avaient toujours été extrêmement proches. Elias travaillait dans un grand garage, à Reykjavik, qui transformait des jeeps en tout-terrain customisés ; Kristin était avocate, titulaire d'un diplôme en droit international obtenu à l'Université de Californie. En poste au ministère depuis deux ans, elle était heureuse d'occuper des fonctions qui mettaient en pratique la formation qu'elle avait reçue. Heureusement, les incidents comme celui d'aujourd'hui étaient exceptionnels.

Pourvu qu'il soit prudent là-bas, sur son glacier, songeait Kristin en rentrant chez elle. Le souvenir de sa rencontre avec Runolfur refusait de s'estomper. Tandis qu'elle remontait vers l'ouest l'artère commerciale Laugavegur, au centre de Reykjavik, vers la rue Tomasarhagi où elle habitait, elle éprouva comme un picotement – la sensation étrange qu'on l'observait. Elle n'avait jamais rien ressenti de pareil, et elle mit cela sur le compte de ses nerfs. Jetant un regard autour d'elle, elle ne vit rien d'inquiétant et se moqua de ses propres névroses. Mais la sensation persistait. À bien y penser, on ne l'avait encore jamais accusée, non plus, d'accepter des pots-de-vin de la mafia russe.